

Roman

Rachel Fleurotte

La foire de Vesoul

Les Uchroniques Comtoises – III



Rachel Fleurotte

La Foire de Vesoul

Les Uchroniques Comtoises

Tome 2

Hydralune,
la Fabrique à Chimères

*La Foire de Vesoul
Les Uchroniques Comtoises - Tome 2
© Rachel Fleurotte.*

ISBN 979-10-95019-19-0
Dépôt légal : octobre 2020

Hydralune, la Fabrique à Chimères
2, rue Horace Bertin
13005 Marseille

27 juin 1903

Les premiers rayons du soleil filtraient à travers les persiennes, pénétrant dans la chambre jusqu'au lit qui en occupait le centre. Victorien Larchet grommela quand ils touchèrent son visage et se retourna en enfouissant la tête sous le drap, pour leur échapper. Il ignorait quelle heure il était, mais se doutait que c'était encore l'aube, trop tôt pour se lever. Il ferma les paupières et essaya de retrouver le sommeil, même pour un instant, combattant les pensées que son cerveau ne cessait de lui envoyer pour le maintenir en éveil.

Finalement, incapable de se rendormir malgré ses efforts, le jeune homme repoussa les draps et jeta un coup d'œil à son réveil : six heures à peine... Il n'avait pas encore à se lever puisqu'il commençait son travail à huit heures et qu'il avait seulement quinze minutes de trajet pour s'y rendre. Victorien s'allongea sur le dos et fixa le plafond, repensant à sa vie qui avait tellement basculé ces dernières semaines, le laissant perdu et plein d'interrogations.

Tout d'abord, il avait vu son travail et sa routine chamboulés. À vingt-trois ans, le jeune homme travaillait depuis quelques années comme ingénieur à l'Institut des Nouvelles Technologies de Besançon, installé dans la citadelle qui dominait la ville. Malgré son jeune âge, il était reconnu par ses supérieurs et ses pairs comme un esprit brillant et inventif, et un de ses projets avait attiré l'attention de l'armée qui protégeait l'Institut. La Citadelle étant perturbée par une affaire

d'espionnage, Victorien avait gagné le château de Joux, une forteresse sécurisée près de Pontarlier, pour finaliser son œuvre, la *Vouivre*, un dirigeable miniature destiné à transporter deux personnes. Malgré les difficultés rencontrées, il avait atteint son but et la machine avait pris son envol quelques semaines plus tôt. Ce succès lui avait permis de rentrer à Besançon après quelques mois d'absence et d'y retrouver son lieu de travail habituel, ainsi que les siens, son père, Fernand Larchet, directeur de l'Institut des Nouvelles Technologies, et Charlotte, leur gouvernante.

En songeant à cette période, Victorien réalisa combien cette dernière lui avait manqué : son ancienne nourrice, qui ne les avait jamais quittés au fil des années, l'avait élevé après la mort de sa mère à sa naissance et l'avait bercé aux légendes comtoises. Elle lui avait transmis sa certitude qu'elles étaient réelles et Victorien s'était souvent abîmé dans des rêveries où il côtoyait les créatures mythiques qui peuplaient ses récits. Il en avait gardé un côté enfantin et maladroit quand il s'agissait des relations avec les autres et la vie quotidienne hors de son travail.

Victorien referma les yeux et soupira tandis que l'image de celle qui avait occupé toutes ses pensées depuis son adolescence l'envahissait : la Dame Verte... Il était tombé amoureux de cette fée et n'avait cessé de la chercher dans ses moments de liberté. Son souhait s'était réalisé quelques semaines auparavant, aux alentours du château de Joux : alors qu'il fuyait des espions qui tentaient de l'enlever, la Dame Verte l'avait tiré de leurs griffes. Pourtant, si elle lui avait témoigné de l'affection, elle avait fermement repoussé son amour en arguant que leurs deux

mondes étaient trop différents. L'ingénieur revoyait encore la scène et son cœur se serra à ce souvenir. Profondément blessé par ce rejet, il s'était plongé dans son travail pour oublier cet échec, persuadé qu'il ne s'en remettrait pas.

Cependant, à son retour à Besançon, ses certitudes avaient volé en éclats. La semaine précédente, son père avait organisé un dîner où il avait invité le général Dacier, le commandant de la Citadelle de Besançon, et sa famille récemment arrivée en ville. À cette occasion, le jeune ingénieur avait rencontré Catherine Dacier, la fille aînée de l'officier, qui l'avait littéralement subjugué, même s'il s'était efforcé de ne rien en montrer.

Depuis ce soir-là, l'image de la jeune femme ne cessait de s'imposer à lui, jusqu'à en troubler son sommeil. Il ne l'avait pas encore revue, même s'il guettait avec espoir les fenêtres de l'appartement de fonction du général au Front Royal quand il arrivait à son travail le matin ou en partait en fin de journée : malheureusement, aucune vision n'était venue récompenser son attente.

Son cœur s'accéléra à la pensée de Catherine, mais une fois de plus, il mesura l'abysse qui s'ouvrait devant lui : trop concentré sur ses études, puis son travail, il était demeuré hermétique au reste, notamment à la gent féminine, ayant grandi dans un milieu presque exclusivement masculin. Obnubilé par son amour idéalisé pour la Dame Verte, il n'avait jamais prêté attention aux jeunes filles de son entourage et se trouvait démunis devant cette simple question : comment devait-il se conduire face à cette demoiselle qui lui plaisait tant ? Pour lui, les

solutions à ses problèmes surgissaient en général des livres ; toutefois, cette fois-ci, il ne se heurtait pas à une difficulté technique, mais à la vraie vie, et il doutait qu'un manuel sur la façon de courtiser une jeune femme puisse exister...

Victorien se passa les mains sur le visage, désemparé : qui pourrait l'aider sur ce sujet ? De nature solitaire, il n'avait qu'un seul vrai ami, Ernest, à qui il pouvait se confier. Cependant, ce dernier, qui travaillait comme lui à l'Institut, était en mission à Belfort, et il ne le reverrait pas avant plusieurs semaines. À la Citadelle de Besançon, l'ingénieur s'était peu lié avec ses collègues, et ne pouvait envisager d'aborder un sujet aussi personnel avec eux. Le seul avec qui il avait vraiment sympathisé était un sergent de la garnison, Arthur Lacluse. Débrouillard et bon vivant, celui-ci pourrait sans doute se montrer de bon conseil, mais vu son naturel curieux, il ne manquerait pas de chercher à connaître l'identité de la demoiselle. Hors de question de lui révéler qu'il s'agissait de la fille du général Dacier, Victorien n'avait pas envie que la nouvelle fasse le tour de la Citadelle en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire...

La seule personne de confiance disponible dans l'immédiat était Charlotte. Toutefois, leur gouvernante avait la langue trop bien pendue, et si Victorien lui avouait son inclinaison pour Catherine, la brave femme se réjouirait tellement que son secret se répandrait comme une traînée de poudre auprès des commères du quartier. Que les choses étaient donc compliquées...

Excédé, le jeune homme se leva et gagna la commode dans un coin de sa chambre. Il versa un peu d'eau dans le broc qui s'y trouvait et y plongea ses mains avant d'asperger son visage, se frottant les yeux pour en chasser les dernières traces de sommeil. Il releva la tête vers le miroir où il croisa son reflet qu'il examina avec attention : ses cheveux châtais, ébouriffés, encadraient des traits fins éclairés par des yeux bleus. Pouvait-on le qualifier de séduisant ? Était-il le genre d'homme qui faisait rêver une jeune femme ? Il était incapable de le dire, et cela ne faisait qu'ajouter à sa confusion et à ses interrogations. Il secoua la tête, agacé, et se détourna du miroir pour se préparer pour la journée.

*

Victorien récupéra dans la remise du jardin la bicyclette prêtée par un de ses collègues afin qu'il l'aide pour ses essais finaux. Alors que Paris, à cette époque, était la capitale de la France, Besançon, par le biais de l'Institut des Nouvelles Technologies, était devenue la capitale technologique. Outre les locaux abrités par les murs de la Citadelle, avec les subventions de l'État et sous la protection de l'armée qui veillait sur leurs innovations, plusieurs usines s'étaient implantées autour de la ville pour fabriquer en série certaines inventions de l'Institut.

Au printemps précédent, la routine des ingénieurs avait été bouleversée par une affaire d'espionnage industriel. Victorien lui-même avait été blessé en tentant d'arrêter un traître surpris dans son

bureau de bon matin. Il avait ensuite été transféré avec deux de ses collègues au château de Joux, pour y travailler sous haute protection. Les espions ayant été capturés grâce à un piège dans lequel il avait involontairement servi d'appât, les mesures de sécurité avaient fini par s'alléger autour de lui et il avait pu reprendre une vie plus normale.

Alors qu'il avait été contraint de gagner son lieu de travail en voiture avec son père au printemps, Victorien avait reçu l'autorisation, pendant les beaux jours, de s'y rendre par ses propres moyens. Leur maison s'élevait à l'ombre de la Porte Noire, à côté de la Cathédrale Saint Jean, au pied de la colline surplombée par la Citadelle de Vauban. L'ingénieur pédalait avec énergie pour grimper la côte raide qui menait au sommet. Il apprécia le petit moteur à pistons rajouté par son collègue pour l'assister dans ses efforts et faciliter son avancée.

Enfin, bientôt, la silhouette du Front Saint Étienne, le large bâtiment qui protégeait l'accès au site, apparut devant Victorien. Il descendit de sa selle et s'avança jusqu'au premier contrôle pour présenter son laissez-passer et s'inscrire sur le registre des entrées. Il retrouvait là une routine qu'il avait oubliée au château de Joux, cantonné en quasi-permanence à l'intérieur de la forteresse, sans avoir besoin de montrer patte blanche. Toutefois, cette formalité signifiait qu'il était rentré chez lui, et il s'y prêtait de bonne grâce.

Une fois le tunnel du porche passé, Victorien parvint au bas du glacis qui se dressait entre le Front Saint Etienne et le Front Royal. Un chemin serpentait sur l'espace dégagé, dénué de végétation, qui constituait une des défenses de la Citadelle à sa construction. Des petits groupes de

soldats l'empruntaient pour gagner leur poste, discutant avec animation ou plaisantant. L'ingénieur poussait sa bicyclette pour avancer entre les militaires, gardant sa respiration pour gravir les derniers mètres en pente raide.

Enfin, il passa le second contrôle et pénétra dans la cour principale de la Citadelle, séparée en deux par le long bâtiment des Cadets du Roi, l'ancienne caserne qui abritait désormais les ateliers de l'Institut. Il allait le rejoindre quand du bruit attira son attention derrière lui. Il tourna la tête et aperçut Madame Dacier qui sortait de son logis, accompagnée de ses enfants. Le pouls de Victorien s'accéléra, il sentit ses jambes trembler un peu et hésita sur la conduite à tenir. Sa timidité reprenait le dessus, mais une petite voix dans son esprit lui souffla qu'il ne pouvait manquer une telle occasion. De plus, il aurait été grossier de ne pas les saluer. Il appuya en hâte sa bicyclette contre le mur le plus proche ; celle-ci dérapa et tomba au sol, provoquant un léger fracas. Victorien rougit et regarda autour de lui, confus ; le bruit avait attiré l'attention de la famille du général. Il ne pouvait plus reculer et, essuyant ses mains moites sur son pantalon d'un geste rapide, s'approcha respectueusement du petit groupe. Il s'inclina légèrement et salua d'abord l'épouse de l'officier :

— Bonjour, Madame Dacier, je vous présente mes hommages.

Cette dernière le fixa, comme si elle détaillait sa tenue et son allure, avant de le reconnaître et de lui répondre enfin :

— Ah, bonjour, Monsieur Larchet.

L'ingénieur s'efforça d'affermir sa voix et salua ensuite Catherine et son frère, son attention focalisée sur la première :

— Mademoiselle, Monsieur, je vous souhaite le bonjour.

La jeune fille lui semblait encore plus séduisante que dans son souvenir, dans un ensemble de coton vert et coiffée d'un chapeau dans les mêmes tons, qui mettaient en valeur son teint pâle et ses cheveux auburn. Ses yeux émeraude se posèrent sur leur interlocuteur et elle lui répondit brièvement, comme sa mère :

— Bonjour, Monsieur Larchet.

Cette phrase laconique augmenta la panique qui commençait à monter chez Victorien, d'autant qu'il devinait qu'il était malpoli de la fixer. Alors qu'il se demandait ce qu'il devait faire, l'intervention de Philippe, le fils cadet du général, brisa le moment de gêne en se montrant nettement plus expansif :

— Victorien, je suis content de vous revoir ! Allez-vous bientôt nous faire visiter la ville, comme votre père l'a proposé la semaine dernière ?

L'ingénieur saisit sa chance et adressa un sourire qu'il espérait enjoué à l'adolescent :

— Mais bien sûr, quand vous le voudrez.

Il se tourna vers Madame Dacier, guettant son approbation :

— Cela peut se faire dès demain après-midi, si cela vous agréée.

Philippe rebondit aussitôt sur cette proposition et lança un regard suppliant à sa mère :

— Qu'en dites-vous, Mère ? Pourrons-nous y aller ?

Victorien remarqua l'hésitation de cette dernière et craignit d'essuyer un refus. Il intervint avec respect, pour essayer de la convaincre :

— Évidemment, comme mon père l'a proposé, Charlotte, notre gouvernante, se fera un plaisir de nous accompagner.

Cette précision sur la présence d'un chaperon parut rassurer Madame Dacier qui nuança toutefois :

— J'en discuterai avec mon époux, qui vous fera transmettre la réponse dans la journée.

Le cœur de Victorien battait à toute vitesse, à tel point qu'il se demandait si ses interlocuteurs ne l'entendaient pas. Ses joues lui paraissaient brûlantes, à la fois de l'effort fourni pour monter à la Citadelle et de la situation qui mettait à mal sa timidité. Enfin, il avait accompli un premier pas pour revoir la jeune fille qui l'obsédait depuis une semaine, mais rien n'était gagné. Toutefois, la décision ne lui appartenait plus et il semblerait importun en insistant. L'ingénieur acquiesça brièvement et prit congé de la famille du général.

Victorien ramassa la bicyclette qui était restée au sol et la fit rouler jusqu'à l'arche qui s'élevait au centre du bâtiment des Cadets, pour la ranger à l'abri. Il espéra ne pas l'avoir abîmée avec la chute et vérifia rapidement l'état général, ne repérant que quelques légères éraflures. Rassuré sur l'absence de dégâts importants, il se dirigea vers l'entrée de l'édifice. Son cœur battait toujours la chamade, même s'il s'efforçait de masquer son trouble. Il croisa Arthur Lacluse sur le seuil. Son ami l'accompagna à l'intérieur et lui souffla d'un air complice :

— Alors, on fait le joli cœur avec la fille du général ?

La panique envahit Victorien : le sous-officier l'avait-il percé à jour, ou était-il juste en train de le taquiner ? Il afficha une expression détachée et répondit d'un ton neutre :

— Je suis seulement allé saluer sa famille, pour ne pas me montrer grossier.

— Oui, bien sûr, et le fait que la demoiselle est ravissante n'entre pas en ligne de compte, évidemment !

L'ingénieur se demanda si Arthur avait des vues sur Catherine, ce qui déclencha chez lui une pointe de jalousie. Déterminé à en avoir le cœur net, il l'interrogea à son tour, sans avoir l'air trop impliqué :

— Ah oui, tu es intéressé ?

Son ami lâcha un petit ricanement et baissa la voix après s'être assuré qu'ils étaient seuls :

— Tu veux rire ? C'est la fille du général, tout de même ! De toute façon, je ne suis qu'un pauvre sergent, indigne de son rang.

Le jeune ingénieur comprit que la figure autoritaire du commandant de la Citadelle n'incitait guère à courtiser Catherine, de peur de se heurter à lui. La réflexion de son ami lui fit aussi réaliser que le général envisageait sans doute pour sa fille un beau mariage, avec quelqu'un issu de la bonne société, et une petite voix insidieuse au fond de son esprit lui chuchota qu'il n'était peut-être pas un assez bon parti pour la jeune femme...

Un peu découragé, Victorien prit congé du sergent et se dirigea vers l'escalier qui menait aux étages. Arrivé à son bureau, il déverrouilla la porte, entra et retira sa veste. Sur la table se trouvaient quelques blocs

sur lesquels il avait griffonné des notes, cherchant sur quel nouveau projet travailler après la *Vouivre*. Pour l'heure, aucun d'entre eux ne l'avait passionné autant que son dirigeable, et il se retrouvait perplexe, ou tout simplement trop distrait par une jeune fille aux yeux verts pour se concentrer sur sa tâche...

*

L'après-midi était déjà bien avancé quand un coup frappé à sa porte tira Victorien de son travail. Il invita son visiteur à entrer et découvrit l'ordonnance du général. Intrigué, l'ingénieur le salua et lui proposa de s'asseoir. L'officier lui sourit en secouant la tête :

— Non merci, je ne serai pas très long.

Victorien opina, curieux de connaître le motif de sa venue, même s'il le devinait ; au fond de lui, un fol espoir naissait. Son interlocuteur reprit :

— Le général a bien reçu votre invitation d'emmener ses enfants visiter la ville demain après-midi, et il vous en remercie.

Son cœur s'accéléra à ces paroles qui confirmaient son intuition. Toutefois, le jeune homme attendait le « mais... » qui allait briser ses espoirs de revoir Catherine. Anxieux, il écouta l'officier poursuivre :

— Il met à votre disposition son chauffeur. Celui-ci passera vous prendre, ainsi que votre gouvernante, à deux heures de l'après-midi, et vous conduira où vous le souhaiterez.

Un soulagement mêlé de surprise envahit Victorien, qui se reprit aussitôt, ne voulant pas risquer de dévoiler ses sentiments à l'ordonnance. Il s'efforça de calmer son rythme cardiaque et assura d'une voix aussi neutre que possible :

— Je vous prie de remercier le général et de lui confirmer que nous serons prêts demain à deux heures.

— Très bien, je n'y manquerai pas. Je ne vous dérange pas plus longtemps. Bonne fin de journée.

— Merci, à vous aussi.

Tandis que la porte se refermait, un sourire béat étira les lèvres de Victorien : enfin, il allait revoir la jeune fille, comme il l'espérait depuis une semaine. Bien sûr, il ne serait pas seul avec elle : l'invitation comprenait aussi son frère, et l'ingénieur ne doutait pas que leurs parents leur rejoindraient un second chaperon. Il connaissait déjà cette situation : lors de son séjour à Joux, il avait sympathisé avec Gilles, le cousin d'Arthur, qui courtisait sa dulcinée, Hélène, lors de leurs sorties dominicales. Comme elle ne pouvait se promener seule avec eux, sa sœur et son mari participaient à toutes leurs excursions.

Victorien retourna à sa table pour se remettre au travail, mais son cerveau n'y était guère disposé, tant les sentiments contradictoires tourbillonnaient dans son esprit. Il s'interrogea sur l'identité de leur accompagnateur : s'agirait-il d'un domestique ou d'un soldat pour les protéger d'une éventuelle menace ? Un début de panique l'envahissait aussi : comment devait-il se comporter vis-à-vis de la jeune fille ? Et qu'allait-il porter à cette occasion ? Certes, c'était loin d'être un rendez-

vous galant, mais s'il voulait faire bonne impression à Catherine et lui donner envie de le revoir, il devrait se montrer sous son meilleur jour.

Un soupir s'échappa de ses lèvres tandis qu'il appuyait ses coudes sur la table et se prenait la tête entre les mains : il n'avait plus le choix, maintenant que l'occasion qu'il avait désirée et provoquée se concrétisait, il allait devoir faire de son mieux pour qu'elle se déroule selon ses souhaits. Et c'était autre chose que de créer un objet, comme il savait si bien le faire...

*

Le soir même, à peine rentré, Victorien se précipita à la cuisine où Charlotte, assise à la table, écossait des petits pois pour le dîner. Il déposa un baiser sur sa joue et s'installa en face d'elle, fébrile :

— Je peux t'aider ?

Dans son enfance, il adorait partager ces moments de complicité avec elle, en l'assistant pour préparer les repas. Cela ne lui était pas arrivé depuis des années, mais ce soir, l'envie lui venait de renouer cette relation privilégiée mise à mal par son travail très prenant.

Charlotte sourit largement à cette proposition et poussa vers lui un tas de cosses :

— Oh oui, merci, avec plaisir.

Le jeune homme retroussa ses manches et retrouva les gestes familiers, jetant les petits pois dans le saladier tandis que les cosses vides s'empilaient lentement à côté de lui. Toutefois, accaparé par ses

pensées qui ne l'avaient pas quitté depuis la visite de l'ordonnance, il laissa maladroitement quelques pois tomber hors du récipient.

Tout en s'activant, la gouvernante le couvait avec affection du regard : malgré ses vingt-trois ans, Victorien restait son *petiot*, comme elle aimait le surnommer. Elle le connaissait suffisamment bien pour remarquer qu'il n'était pas dans son assiette ce soir-là, et chercha à en savoir plus :

— Alors, quoi d'neuf aujourd'hui ?

L'ingénieur ne pouvait plus reculer : il fallait bien lui annoncer ce qui les attendait le lendemain, l'ayant engagée pour eux deux sans même lui en avoir reparlé avant :

— J'ai rencontré l'épouse du général et ses enfants en arrivant à la Citadelle ce matin.

— Ah, c'est bien, comment qu'i vont ?

— Bien. Leur fils m'a demandé quand nous leur ferions visiter la ville, comme Père l'a proposé la semaine dernière.

— J'm'en souviens. Qu'est-ce que t'as répondu ?

— Je leur ai proposé une promenade demain après-midi.

Victorien l'observa à la dérobée, guettant avec anxiété sa réaction. Charlotte venait de jeter une poignée de petits pois dans le récipient ; elle resta la main suspendue en l'air, le fixant avec insistance, avant de balbutier :

— Vin diou ! Demain ? Mais quand, à quelle heure ?

— Le général met à leur disposition son chauffeur, il viendra nous chercher à deux heures de l'après-midi et nous conduira où nous le souhaitons.

Elle pâlit puis rougit, encore sous le choc de la nouvelle, avant de protester :

— Deux heures demain ? Mais c'est tôt, j'aurai pas l'temps d'faire la vaisselle, et puis comment j'veais m'gauper ? Et où qu'on va les emmener ? Et...

Victorien n'était pas rassuré de voir leur gouvernante paniquer ainsi, car lui-même n'en menait pas large, même s'il s'efforçait de le cacher. D'un geste rassurant, il posa sa paume sur son avant-bras et se pencha vers elle pour arrêter le flot de paroles :

— Calme-toi, voyons ! Je t'aiderai pour la vaisselle. Et nous déjeunerons plus tôt, pour une fois. En plus, mon père sera à Belfort demain toute la journée, il n'y aura que nous deux. Quant à ta tenue...

Il réfléchit quelques secondes : il était loin d'être un expert en mode féminine, mais se souvenait des beaux vêtements qu'elle affectionnait :

— Tu n'auras qu'à mettre ton ensemble fleuri, celui que tu réserves pour les grandes occasions, il te va très bien.

Charlotte s'agitait encore, mais un peu moins. Le jeune homme, qui s'était creusé les méninges tout l'après-midi, déclara :

— Nous les emmènerons à la promenade Micaud, il y aura sans doute des concerts au kiosque à musique.

Elle acquiesça brièvement, tandis qu'il poursuivait :

— Après, nous pourrons siroter une boisson à la *Brasserie du Commerce*, le cadre devrait leur plaire.

— Y aura aussi leurs parents ?

Victorien perçut une pointe de crainte dans sa question ; il s'était interrogé sur ce point, espérant que le général ne leur imposerait pas sa compagnie. Il ne le pensait pas et essaya de la rassurer :

— Non, je ne crois pas, il devrait juste y avoir les enfants et leur chaperon, sans doute une domestique, en plus du chauffeur.

Cette mention fit aussitôt réagir la gouvernante qui s'affola de nouveau :

— Mais leurs bonnes sont d'Paris ! Qu'est-ce qu'elle va penser d'une péquenaude comme moi ?

Victorien lui sourit avec chaleur :

— Voyons, c'est une personne ordinaire, ce n'est pas parce qu'elle vient de Paris qu'elle vaut plus que toi, ne te laisse pas impressionner.

— Oui, mais quand même, elle travaille pour la famille d'un général, elle !

— Et toi pour le directeur de l'Institut des Nouvelles Technologies de Besançon, ce n'est pas rien non plus.

Le jeune homme jeta les derniers petits pois dans le saladier et se leva pour entourer les épaules de Charlotte et déposer un baiser sur sa joue :

— Tu es la meilleure, personne ne t'arrive à la cheville, et je défie quiconque d'affirmer le contraire !

La domestique en rosit de plaisir, à la fois touchée et gênée par le compliment :

— Mais non, t'exagères...

— Pas du tout !

La gouvernante leva les yeux vers lui et changea de sujet :

— Et toi, qu'est-ce tu vas mettre ? Faut qu'tu sois beau !

Le jeune homme se gratta la tête, ramené au dilemme qu'il n'avait pas encore résolu ; il haussa les épaules :

— Je ne sais pas trop, j'aimerais éviter mes costumes de travail, ça risque de faire trop sérieux...

Un large sourire éclaira le visage de Charlotte :

— Je sais, faut r'mettre le costume que t'avais l'jour de la *Vouivre*, t'étais tout beau avec !

Lors de la présentation de son dirigeable, l'ingénieur n'avait pas eu envie de paraître trop pompeux avec un costume sombre, et il avait opté pour un ensemble beige qu'il avait rehaussé de touches vertes. Il se souvint qu'il avait plutôt fière allure sur les photos publiées ensuite dans la presse. Il sourit à celle qui le connaissait si bien :

— Tu as raison, ce sera parfait.

— Comme toujours ! J'le repasserai demain avant d'aller à la messe, i sera impeccable.

Victorien ne protesta pas : il avait envie de se montrer à la hauteur et, de plus, cette tenue lui avait plutôt porté chance la dernière fois. Il espérait que ce serait encore le cas le lendemain. Charlotte se dégagea doucement :

— Allez, ouste, j'dois finir le dîner maintenant, merci d'ton aide.

Victorien sourit et lui obéit, piochant au passage quelques petits pois pour les croquer crus avant de monter dans sa chambre. Il voulait préparer la visite du lendemain, réfléchissant à la façon de présenter la ville et les endroits où ils allaient se rendre. Il s'assit à son bureau et s'empara d'une feuille de papier, sur laquelle il prit des notes, comme à son travail pour organiser ses tâches.

Réalisant ce qu'il était en train de faire, il suspendit son geste : les deux jeunes gens n'avaient sans doute pas envie d'une docte visite, mais plutôt d'animation, de lieux de rencontres de la jeunesse bisontine le dimanche. Victorien ne s'était jamais posé la question, occupant son jour de repos à des randonnées aux alentours de la ville. Il douta que ce loisir convienne aux enfants du général et, à l'occasion, il devrait en discuter avec ses collègues de son âge pour glaner quelques pistes.

Il se leva de son bureau et soupira : il s'interrogeait trop et se mettait beaucoup de pression pour cette sortie. Ne valait-il pas mieux se laisser porter ? Le premier après-midi en leur compagnie lui permettrait de faire plus ample connaissance et de découvrir leurs centres d'intérêt. Si tout se déroulait bien et que d'autres sorties étaient programmées par la suite, il aviserait.

Son regard se porta sur un coffret de bois sculpté posé sur l'étagère au-dessus de son bureau, qui contenait ses trésors. Il s'en empara et l'ouvrit : une petite bourse de velours vert, cousue par Charlotte, surmontait les autres objets qu'il contenait. Victorien l'en extirpa avec précaution et dénoua le cordon qui la fermait pour en extraire un médaillon ouvragé serti d'une émeraude, qui pendait au bout d'une

chaîne travaillée. Le cœur du jeune homme s'accéléra au souvenir de l'instant où la Dame Verte le lui avait offert, lors de leur entrevue près de Joux. Il avait eu du mal à comprendre le sens de ses paroles, quand elle lui avait recommandé de faire don de ce bijou à la femme qu'il allait rencontrer et aimer. Mais, à présent que Catherine Dacier avait fait irruption dans sa vie, il était persuadé qu'elle en était la destinataire. Il réalisa combien les choses avaient radicalement changé en très peu de temps, alors qu'il ne vivait encore que pour ses rêves et la Dame Verte quelques semaines plus tôt. Une petite voix insidieuse, au fond de lui, lui souffla qu'il rêvait peut-être encore quand il songeait à la jeune fille, et cela sema un doute perturbant dans son cœur. Il secoua la tête, espérant qu'il n'en serait rien et que la chance continuerait à lui sourire, avec la bénédiction de la fée.